

Scan des 3 derniers chapitres du livre « Le repaire du garde fou »

On est suivis

ON EST SUIVIS

En me voyant enlever l'épingle du gant, Lucas a mis ses mains pleines de mousse de savon sur mes épaules.

— C'est quoi ? Fais voir !

J'ai ouvert le billet. Le message était super court, toujours avec la même technique : des mots découpés dans la presse et collés sur une feuille.

Alors, on se dégonfle ?

MARTAGON

Cette fois-ci, pas besoin de déchiffrage. Pas d'énigme, pas d'abréviation. Chaque signe était à sa place. Seule différence : le message, cette fois, était signé.

J'ai attendu le dîner pour glisser le billet à Larissa, qui l'a fait passer à Lili sous sa serviette de table. Les filles nous ont regardés d'un air furieux, comme si elles se sentaient visées, elles

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

aussi. Là-dessus, pendant la veillée, Monsieur Boule, qui parlait de l'Himalaya et de la conquête des hauts sommets, a dit quelque chose de troublant.

— Si les conquérants, s'est-il exclamé, sont devenus de grands conquérants, c'est qu'ils n'ont jamais renoncé après leurs échecs ! Ils ont toujours remis les pieds dans leurs propres traces !

Il ne parlait pas de nous, bien sûr, nous n'avions rien à voir avec l'Himalaya et les grands explorateurs, mais cette histoire de traces tombait à point. D'autant plus que Lili, à ces mots, nous a lancé un coup d'œil qui allait dans le même sens, et voulait dire clairement qu'un CM2 de Saint-Firmin ne se dégonfle pas. Question d'honneur ! Nous avons donc, à l'unanimité moins une voix, celle d'Aurélie Petitpas qui adore la contradiction, décidé de refaire une deuxième tentative en préparant mieux l'équipement.

En tête de liste, un bâton de ski, pour repérer le terrain et éviter de mettre les pieds dans les trous d'eau. Lili est allée le chercher dans le local à skis

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

derrière le dos de Justin. Ensuite des chaussettes de rechange dans chacun de nos sacs à dos. Et enfin, ma lampe torche. Il ne nous manquait qu'une boussole mais à moins de l'emprunter à l'Homme Oiseau, ce qui lui aurait mis la puce à l'oreille, nous n'en avons pas.

Il ne nous a fallu que trois minutes pour nous évanouir dans la nature et nous retrouver au pont de bois, comme si l'ivresse de la liberté retrouvée nous donnait des ailes.

Après les propos de Justin sur les loups, nous avons parcouru hier soir, Guido et moi, un livre intitulé : *A la découverte du Loup*, illustré de photos, pour en savoir plus. Nous y avons appris qu'on l'a pourchassé et détruit pendant des siècles, et que le « méchant loup » des contes pour les enfants aurait plutôt tendance dans la réalité à se méfier des humains.

Sur la dernière photo du livre, on voyait une maman louve en train de jouer avec ses louveteaux.

Du coup, après cette lecture instructive, c'est moi

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

qui ai pris la tête du groupe, Guido et les filles sur mes talons. Lucas, bien entendu, s'est placé en arrière-garde pour pouvoir tranquillement ramasser n'importe quoi.

Nous sommes devenus incollables sur les traces. Malheureusement, la neige s'est durcie sur le chemin. Il ne reste plus qu'un réseau d'empreintes de chaussures, d'étoiles et de coussinets, impossibles à déchiffrer. Seules les marques de mes semelles, pointure 43, sont encore reconnaissables.

— Tu pourrais marcher dans la neige, à côté du chemin, en te servant de tes pieds comme de raquettes ! a gloussé Aurélie Petitpas.

Sa plaisanterie m'a agacé. Je l'ai foudroyée du regard en souhaitant de toutes mes forces qu'elle avale son bubble gum !

D'ailleurs, personne n'a ri à sa remarque idiote. Nous avons dépassé l'endroit où nous avons fait demi-tour la première fois et le sentier était devenu plus raide. Chacun était occupé à souffler, à ne pas glisser et à ne pas s'écarter du chemin, où

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

de temps en temps l'un d'entre nous s'enfonçait dans la neige jusqu'aux chevilles. Ce n'est pas grave de s'enfoncer. Le plus difficile c'est après, quand il faut dégager son pied sans abandonner sa chaussure.

C'est Lili qui, la première, a vu une flèche argentée accrochée à une branche de conifère. En la décrochant, nous nous sommes aperçus qu'elle avait été découpée dans du papier aluminium comme celui qui enveloppe les plaques de chocolat. Elle indiquait clairement la direction : tout droit.

— C'est encore un coup de Martagon, a jubilé Lucas en décrochant la flèche.

Quelques mètres plus loin, Lili lançait de nouveau une exclamation.

— Regardez ! On a déguisé la forêt !

Nous nous sommes arrêtés, un peu ébahis. Devant nous, tous les trois ou quatre mètres, une nouvelle flèche argentée se balançait, indiquant la même direction, comme si ce Martagon – s'il s'agissait de lui – avait été pris de folie après avoir

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

mangé une dizaine de plaques de chocolat.

— Il nous conduit tout droit à la chapelle, a fait remarquer Larissa, ce n'était pas la peine de se donner tant de mal pour faire des recherches.

— Super ! On dirait la voie lactée ! s'extasiait Lucas en décrochant les flèches au passage et en les glissant dans son sac.

Petit à petit, la forêt s'éclaircissait. De nouveau, on voyait le ciel, et un rayon de soleil a allumé le métal du bâton de ski.

— On arrive, a dit Guido en reprenant son souffle.

Et, d'un moulinet de bras, il a désigné quelque chose.

Le chemin parvenait à une clairière et, juste après, comme un énorme bonnet de ski, se dressait un clocheton couvert de neige.

Rien ne ressemble plus à une chapelle qu'une autre chapelle. Celle-ci était construite en pierre, avec un petit vitrail en forme de croix et deux dates gravées dans la pierre : 1631-1948. Personne n'a essayé d'ouvrir. L'épaisse couche de

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

neige qui l'entourait bloquait la porte en bois sculpté et nous empêchait d'approcher.

Pendant que nous tournions, perplexes, autour de l'édifice, il m'a semblé entendre craquer des branches dans le sous-bois. Pour la deuxième fois depuis le passage du pont de bois, j'avais l'impression que quelqu'un nous suivait. Je n'ai rien dit pour ne pas faire peur aux filles. De toutes façons, on ne pouvait rien distinguer dans le sous-bois où toutes les formes et les couleurs se confondaient.

Vingt mètres permettaient de grimper, derrière la chapelle, jusqu'à une sorte de plate-forme, un « point de vue » protégé par un muret avec une table d'orientation. De là, sans jumelles, on voyait toute la chaîne que Larissa nous avait détaillée, avec les pics, les aiguilles, les glaciers, brillant comme si une lampe les allumait de l'intérieur, et surtout le Dôme du Pigeon derrière lequel le soleil était en train de disparaître.

Nous étions muets d'étonnement. Même en cherchant les plus beaux mots du monde dans le dic-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

tionnaire, on ne pouvait pas donner une idée précise de ce qui se passait sous nos yeux. C'était MAGIQUE.

J'ai pensé à ce que disait l'autre jour Monsieur Boule dans l'autocar, alors que personne ne l'écoutait : « Croyez-moi, les enfants ! Quand on contemple un coucher de soleil sur les sommets, on voit quand même plus loin que le bout de son nez... »

Le soleil continuait à descendre, comme si quelqu'un, derrière le Dôme, l'aspirait dans un gouffre. Il devenait petit à petit un demi-soleil, puis un croissant de soleil et, d'un coup, le Dôme du Pigeon est devenu tout sombre, coiffé seulement d'une auréole. C'était tout ce qui restait du soleil disparu.

— C'est la première fois, a juré Lucas, impressionné, que je vois ça !

Lili a enlevé un gant et levé son poignet. Il était pile dix-sept heures. Martagon, à une minute près, avait été capable de calculer le temps qu'il nous faudrait pour atteindre la table d'orienta-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

tion et assister au coucher du soleil, tout en prenant en compte les difficultés du chemin !

Le soleil disparu, il a fait froid, brusquement. Pour nous réchauffer, nous nous sommes mis à taper du pied, à battre des bras, à souffler sur nos doigts, jusqu'à ce que Larissa exprime tout haut, en une seule phrase, ce que tout le monde pensait.

— Celui qui signe Martagon s'est bien moqué de nous, non ?

— C'est vrai, ça, a renchéri Aurélie Petitpas, trente minutes à grimper sur ce sentier glissant, à se mouiller les mains et les pieds, pour voir seulement un coucher de soleil, c'est râlant !

— Moi, je trouve que ça valait la peine, ai-je affirmé pour la contredire devant les autres.

— Les 3 M du message, a tout à coup bégayé Guido.

— Quoi, les 3 M ?

— Là, sur ce panneau...

Un panneau de bois que nous n'avions pas vu en montant, à demi enfoncé dans la neige au croise-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

ment de deux chemins sous la chapelle, portait une inscription en partie effacée par l'eau.

— Les Trois Mélèzes, a déchiffré Guido. Cette fois-ci la boucle est bouclée. On est au croisement des Trois Mélèzes. On a vu un coucher de soleil formidable. On n'a plus qu'à redescendre.

Personne n'a répondu. Nous restions là, tous les six, à regarder la chaîne de montagnes assombrie. Chacun avait dû espérer au fond de soi qu'il se serait passé quelque chose au bout du chemin... Quelque chose d'extraordinaire qui aurait fait de nous des héros ! Avec de grands titres à la une des journaux :

« *Six enfants intrépides découvrent une caverne de cristaux encore intacts.* »

Ou bien « *Six enfants d'une classe de neige retrouvent dans la forêt de Chanteloup un alpiniste amnésique disparu depuis dix ans.* »

Ou encore « *Six enfants surdoués rencontrent une harde de chamois et réussissent à les apprivoiser* », etc. Mais chacun de nous se serait fait couper en morceaux plutôt que de l'avouer.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— C'est seulement un début, a fini par dire Larissa, ce Martagon n'en restera pas là. On le coinçera avant la fin du séjour.

— C'est ça ! Ouvrons l'œil ! a approuvé Guido.

Tout en discutant, nous étions parvenus au croisement de deux chemins forestiers.

— C'est bizarre, a hésité Lucas, ces deux chemins ont l'air exactement semblables, je ne me souviens plus par où on est venus.

— Moi, je sais, a décrété Aurélie, on a pris celui de droite.

Du coup, Lucas excepté, nous avons décidé de prendre celui de gauche. Je suis passé en tête avec le bâton de ski. Aurélie Petitpas a rentré rageusement sa tresse dans son bonnet mais elle a suivi.

Malgré l'obscurité qui était en partie tombée, j'ai su tout de suite que nous nous étions fourvoyés. Ici, les arbres étaient plus hauts et plus serrés. La marche était plus difficile. Il fallait avancer lentement, enfoncer les talons dans la neige durcie pour ne pas glisser. Mais comment l'avouer sans

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

perdre la face devant Aurélie Petitpas ?

Nous marchions depuis quelque temps quand j'ai distinctement entendu un froissement et vu passer une ombre qui avançait au même rythme que nous. Lorsque je plantais le bâton et m'arrêtais, le froissement sous les arbres s'arrêtait. J'étais sûr à présent que nous n'étions plus seuls. Guido, derrière moi, a dû avoir la même idée car il s'est soudain arrêté.

— On est suivis ! a-t-il éclaté.

Et sa voix s'est répercutée en écho dans la forêt. Un cri aigu lui a aussitôt répondu et Aurélie Petitpas a porté ses moufles à sa gorge en faisant de grands gestes désespérés.

Lucas, qui s'était porté à son secours en la croyant attaquée, s'est tourné vers nous, consterné.

— Guido a dû lui faire peur en criant. Elle a avalé son bubble gum !

Son bubble gum ! Waouh ! Quelqu'un avait exaucé mon vœu !

Mais tandis que les autres tentaient de la récon-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

forter, j'ai eu, moi aussi, pitié d'elle en imaginant son angoisse à suivre par la pensée le cheminement implacable de la gomme dans son tube digestif.

— Ce n'est pas grave, a expliqué Lili. Il faut faire comme avec les arêtes de poisson, manger du pain pour enrober.

Je n'avais pas fini le pain de mon goûter. Je l'ai sorti de ma poche, à moitié écrasé, et l'ai tendu à Aurélie. Elle a fait un petit geste avec sa moufle pour remercier. Elle n'osait plus articuler un mot.

— Il n'empêche qu'on est suivis, a insisté Guido, d'une voix lugubre.

Du coup, on a oublié Aurélie et son problème. Tout le monde a scruté la forêt. Nous ne reconnaissons plus rien. Chaque tronc d'arbre, chaque enchevêtrement de branches étaient suspects, mais rien ne bougeait.

C'est là, qu'à force d'inspecter le sous-bois, on a aperçu des ardoises. A une centaine de mètres, il y avait un toit ! Un toit en pleine forêt !

LE MYSTERE JUSTIN

Ce qui s'est passé ensuite dépasse de bien loin l'énigme de Martagon.

A peine avait-on aperçu la maison (je ne sais pas si on peut appeler maison cette sorte de grande baraque adossée à un amas rocheux) qu'Aurélié Petitpas a retrouvé sa voix.

— Personne n'a voulu m'écouter, pourtant j'avais raison. Nous sommes montés par l'autre chemin. On n'a pas vu cette bicoque tout à l'heure, et par ici les arbres sont plus serrés et ce sont tous des conifères.

Comme pour lui donner raison, Guido a reçu sur la tête un cône à demi rongé de pomme de pin. Un éclair roux foncé a dévalé jusqu'à la hauteur des premières branches. Puis il a rejoint le sommet à la même allure. De là, il s'est envolé, la

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

queue en panache, dans l'arbre voisin et nous ne l'avons plus vu. Mais j'étais sûr qu'il nous observait entre les branches. C'était un écureuil. Notre premier VRAI écureuil !

Lucas s'est précipité pour ramasser le cône.

— Regarde s'il n'y a pas un message, a plaisanté Lili.

Mais un craquement de brindilles qu'on piétinait l'a arrêtée net. Une silhouette d'homme progressait entre les arbres, loin du chemin tracé, et se dirigeait vers la baraque.

D'ici, en tendant le cou, on la distinguait mieux. Sur le toit, la neige avait fondu. Les ardoises couvertes de mousse étaient remplacées, ici et là, par des morceaux de tôle ondulée posés sur un mur en pierres sèches qui était envahi par la mousse si bien que, s'il n'y avait pas eu une porte et deux fenêtres, l'ensemble se serait confondu avec la forêt.

L'homme continuait à avancer. A cette distance, tout ce que nous pouvions voir de lui, c'était sa canadienne qui se déplaçait entre les branches. Il

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

portait une canne et s'en servait pour écarter les buissons et se faire un passage.

D'instinct, nous nous étions cachés derrière des troncs pour l'observer en pensant que c'était un cantonnier. Nous ne l'avons reconnu qu'au dernier moment, comme il émergeait du sous-bois et s'arrêtait pour souffler.

C'était Justin !

Il ne portait pas de béret, voilà pourquoi personne ne l'avait reconnu. Pour la première fois, nous apercevions ses cheveux. Ils étaient beaux, faits de boucles serrées d'un gris argenté.

Sans nous voir, Justin a cogné ses chaussures l'une après l'autre contre une souche d'arbre. Puis il a ôté sa canadienne et l'a posée à l'entrée sur un banc, avec la canne, avant de contourner un tas de bois et de disparaître à l'intérieur.

— C'est bizarre, a dit Larissa, je croyais que Justin logeait au Chalet sans Nom ?

— Il loge au Chalet, ça, c'est sûr, a confirmé Lucas. Il a un logement juste à côté du local à skis. Je l'ai vu entrer plusieurs fois.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Alors, ici c'est quoi ? Sa maison de campagne ? s'est moquée Lili.

— Peut-être que c'est une remise, qu'il y entropose du matériel ? a suggéré Guido.

Lucas s'impatientait :

— Allons voir !

— Et s'il nous repère, s'est inquiétée Lili, il va en parler au directeur et le maître sera mis au courant !

— Il ne nous verra pas, a juré Lucas, poussé par la curiosité. On avance sans bruit et on fait le tour de son « château » ! Ensuite, on redescend.

Comme s'il dirigeait une action de commando, il s'est plié en deux et, d'un geste impérieux, nous a fait signe de le suivre. Quelques minutes plus tard, nous l'avions rejoint en silence derrière le tas de bois.

Le « château », vu de près, ressemblait à une construction rudimentaire qu'on aurait agrandie au fil du temps. Une première partie en bois de pin était garnie d'une porte d'entrée, d'un banc accolé au mur, et de pots en terre cuite ébréchés.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

On l'avait prolongée par une deuxième construction en pierres sèches, qui devait être un atelier, percée de deux fenêtres étroites garnies de barreaux. En guise de rideaux, des toiles d'araignées tapissaient les vitres.

Lucas, poursuivant son offensive, courut les quelques mètres en chemin découvert qui séparaient le tas de bois de l'entrée. Nous le vîmes se pencher et ramasser quelque chose qu'il glissa dans son sac avant de nous faire signe de le rejoindre.

La porte d'entrée en bois brut, n'avait pas de serrure, mais une chaîne et un cadenas que Justin avait ouvert et qui se balançait dans le vide. Pas de nom, pas de boîte à lettres. Un vrai refuge d'homme des bois !

Soudain, une odeur de bois brûlé s'est échappée d'un conduit. Justin avait dû allumer un feu. Puis, quelques secondes plus tard, une lumière s'est mise à trembler derrière les fenêtres à barreaux, dans la partie atelier. On ne distinguait rien à travers les toiles d'araignées, à part une sil-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

houette qui se déplaçait. Maintenant, il faisait tout à fait noir. J'ai sorti ma torche et l'ai tendue à Lucas.

— Regarde ce que j'ai trouvé, a t-il chuchoté en sortant de son sac un calepin noir. Il était là, sous le banc. C'est sûrement tombé de la poche de Justin.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ?

Il a pris un air mystérieux : « On verra »

Puis il m'a planté là, ainsi que les autres, pour longer le mur en éclaireur. De là, entré pour de bon dans la peau de Sherlock Holmes, il a allumé et éteint trois fois la torche pour nous faire signe. Sans chercher à comprendre, nous l'avons rejoint.

Le mur en pierres sèches donnait, à son extrémité, sur une terrasse caillouteuse où l'on avait pelleté la neige. Un vieux scooter des neiges était garé plus loin. Une porte métallique entrebaillée ouvrait sur une sorte d'atelier en contrebas.

Lucas en tête, nous nous sommes approchés jusqu'à la porte où une odeur sauvage de colle et

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

de chair décomposée, mêlée à celle du bois brûlé, nous a brutalement enveloppés. La lumière tremblante, aperçue à travers les fenêtres, provenait de deux lampes à pétrole posées sur un établi. Au fond, une ouverture voûtée donnait sur le corps du logis où devait se trouver Justin.

— Regardez !... Regardez les murs ! a bégayé Lili, horrifiée.

Nous nous sommes avancés au bord des trois marches un peu raides qui descendaient dans l'atelier, les yeux écarquillés devant les ombres que faisaient danser sur les murs les flammes des lampes à pétrole. Et là, nous avons vu !

Un trophée, c'est triste à pleurer, mais le comble, c'est qu'ici, il y en avait partout, accrochés au mur tous les trente centimètres, de haut en bas, de long en large. Nous restions pétrifiés à détailler les têtes aux petites cornes lisses pointées vers le plafond, au pelage brun et au col blanc, les oreilles droites, les nez brillants et les grands yeux doux en amande qui semblaient se tourner vers nous. Une tête, un col : c'était tout ce qui res-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

tait de l'animal gracieux qui avait sauté des éboulis, frôlé des précipices et mangé de jeunes pousses dans la forêt.

Derrière la vitre, Guido s'était mis à compter.

— Il y en a 120, a-t-il fini par annoncer. C'est incroyable !

— Tu crois que c'est Justin qui les a tués ? s'est révolté Lucas qui détestait la chasse presque autant que moi.

J'ai haussé les épaules, incapable de répondre ou même seulement d'imaginer un tel carnage. Comment cet homme, qui paraissait aimer les bêtes, avait-il pu massacrer de sang-froid, pour les décapiter ensuite, autant de chamois ?

— Je sais comment il fait, a expliqué Lili. Pas loin de Saint Firmin, en pleine campagne, il y a un homme qui empaille les animaux. Des oiseaux, des bêtes des champs, des trophées de cerfs, de sangliers, et même des chiens et des chats. Les pots, que vous voyez sur l'établi, contiennent une pâte fabriquée avec de la colle forte.

Je me fichais des explications de Lili. Cet atelier

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

ressemblait décidément trop à un cimetière et deux mots tournaient dans ma tête : « Justin assassin... Justin assassin... »

C'est le moment qu'a choisi celui-ci pour apparaître dans l'encadrement de la voûte.

Lucas a reculé aussitôt en écrasant les pieds de Guido qui, du coup, m'a coincé contre le mur. Trop tard ! Justin nous avait vus. Il ne nous restait plus qu'à lui expliquer ce que nous faisons là.

— Poussez-vous, a décidé Lili, je vais lui parler.

Armée de son plus gracieux sourire, elle a posé un pied sur la première marche de l'escalier.

Justin a marqué un temps d'arrêt, puis, impassible, il a eu un grand geste pour nous inviter à entrer. L'un derrière l'autre, nous avons traversé l'atelier sans oser lever les yeux sur les trophées, avant de passer sous l'ouverture voûtée et de nous retrouver dans le corps de logis, suivis par l'homme.

Le feu, qu'il venait d'allumer, ronflait dans une cheminée impressionnante, toute noircie par la

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

fumée, où nous aurions pu entrer tous les six. Il y avait quelque chose de bizarre dans le visage de Justin. La bienveillance un peu rude du sculpteur de bouquetin avait disparu. L'homme paraissait sombre. A l'évidence, nous l'avions dérangé.

— Personne ne s'aventure jamais ici, commença-t-il, d'une voix menaçante. Ici, c'est chez moi ! C'est le repaire du Garde-Fou !

Nous devions avoir l'air abasourdis, car il a eu une sorte de ricanement.

— ...Parfaitement ! Du Garde-Fou ! C'est comme ça que les gens du pays l'appellent. Ils s'imaginent que je ne le sais pas...

A côté de moi, le sourire de Lili s'était figé. Elle avait brusquement saisi ma main et je sentais ses ongles entrer dans mon poignet.

Justin s'est approché de la cheminée et a pris un panneau de bois sur la tablette en pierre. Il a soufflé sur la poussière et l'a brandi à hauteur de nos yeux. Deux mots en lettres noires étaient encore bien lisibles sur le bois verdi par la mousse :

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

« DANGER PIEGES »

— Avec ça, hurla-t-il, en été, même les touristes qui mettent leur nez partout, n'approchent pas. Il a fallu que vous, bande de morveux !...

Il s'arrêta net, l'œil furieux, le visage fermé, puis, avec de grands gestes, se mit d'un coup à nous apostropher. Ce qu'il disait était incompréhensible. La colère étouffait ses mots.

Je vis Guido qui regardait la porte, encore entr'ouverte, par où Justin était entré. Nos regards se croisèrent. Il lisait dans mes yeux en même temps que je lisais dans les siens une information essentielle : il n'y avait que quelques pas à faire et la porte à pousser...

C'est alors que Justin disparut sous la voûte et réapparut aussitôt, armé d'une carabine.

J'ai senti les ongles de Lili se détacher de mon poignet, et en nous bousculant, nous nous sommes rués sur la porte et avons entrepris de déguerpir.

— Dépêchez-vous ! criait Lucas, il faut rejoindre la chapelle et reprendre le premier chemin, celui

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

de droite. C'est Aurélie qui avait raison. Vite, sinon ce fou va nous rattraper !

La torche, qu'il tenait d'une main tout en gesticulant, éclairait tantôt les buissons, tantôt les branches d'arbres, de sorte que nous ne pouvions pas voir où nous marchions. Et c'est moitié courant, moitié glissant, chacun accroché au pas du voisin à la lueur des plaques de neige, que nous avons retrouvé la chapelle, blottie sous le bonnet enneigé de son clocheton.

Le sentier était là. Je reconnaissais les longues branches où Lucas avait décroché tout à l'heure les flèches argentées.

C'est fou comme la nuit tombe vite en forêt ! On ne voyait à travers les arbres que des points lumineux sur les flancs de la montagne. Des hameaux, des fermes isolées, qui s'allumaient l'une après l'autre et qui nous réchauffaient le cœur comme autant d'étoiles du Berger.

De temps en temps, je jetais un coup d'œil par-dessus mon épaule en tendant l'oreille, mais je n'entendais rien que le crissement de nos chaus-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

sures et le bruit des respirations.

Quand nous sommes arrivés devant le Chalet sans Nom, suants et épuisés, j'ai d'abord entendu l'abolement de Simoun. Puis j'ai vu une délégation devant la porte (nous étions en retard pour le dîner). C'étaient Monsieur Boule, Mademoiselle Mouchette, le directeur et Jacotte, la cuisinière, qui se lamentait parce qu'elle avait dû mettre au chaud nos six repas.

Nous n'avions pas encore ouvert la bouche que la porte du sas s'est ouverte et qu'un homme est sorti à son tour. Mon cœur a bondi dans ma poitrine. Les yeux écarquillés, les autres fixaient l'homme eux aussi, comme s'ils étaient victimes d'une hallucination !

C'était Justin, vêtu de sa pelisse et coiffé de son grand béret.

Par quelle magie était-il parvenu avant nous au chalet ? Comment avait-il eu le temps de se changer ?

Quand le mystère prend de telles proportions, mieux vaut renoncer à comprendre !

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

Comme personne ne nous demandait rien, pas même la plus petite explication, nous sommes passés devant le groupe, muets comme des carpes.

— Dépêchons, les enfants ! s'est impatienté Monsieur Boule, vos camarades en sont déjà au désert.

Et, tandis que l'Homme Oiseau nous ouvrait la porte du sas, Lucas, d'un geste sec, a tendu à Justin le calepin noir, sûrement pour voir sa réaction.

L'homme a eu l'air surpris, puis il a feuilleté le calepin et l'a empoché sans broncher avant de faire demi-tour.

Quel culot !

— Tu vas voir, a soufflé Guido dans mon cou. On va le coincer. Il ne perd rien pour attendre

MARTAGON SE DEMASQUE

Les jours qui ont suivi, nous avions beau, à tour de rôle, espionner Justin, il ne se passait rien. Rien que de très habituel. Il avait toujours les mêmes gestes pour cogner ses semelles contre le mur, pour aller nourrir les poules, pour essuyer son opinel au velours de son pantalon.

— Pince-moi, j'hallucine, disait Lucas, lorsqu'on entendait sa voix, bougonne et bienveillante, qui s'adressait à Simoun. Chaque soir, nous échafaudions un plan d'action que nous laissions tomber presque aussitôt.

Retourner au Repaire du Garde Fou ? Personne n'aurait seulement osé y penser. Encore moins le proposer.

Prévenir Monsieur Boulle ? L'Homme Oiseau ? Révéler que Justin jouait un double-jeu, qu'il

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

n'était autre qu'un serial killer de chamois et du même coup révéler notre mésaventure ?

C'est ce que voulaient les filles. Lucas, Guido et moi, nous hésitions. Nous préférions chercher un moyen d'amener le traître à se trahir. Oui, mais lequel ?

Une fois de plus, le destin allait décider pour nous et nous forcer la main.

En rentrant des douches, le troisième soir après notre mésaventure, le poster nous a sauté aux yeux. Avec ses trois grandes fleurs couleur lie-de-vin, on ne voyait que lui dans la chambre des Marmottons. Quelqu'un l'avait appliqué sur la vitre et il faisait tellement sombre dans la pièce que Lucas a dû allumer sa lampe de chevet pour y voir clair.

— Regardez ! C'est le lis martagon ! C'est un des posters qui décorent la salle de classe.

Pas difficile de voir à qui il faisait allusion. Ainsi, après s'être volatilisé pendant deux jours, Martagon refaisait surface. Tant mieux ! Avec l'affaire Justin, nous l'avions presque oublié...

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

Nous étions plantés tous les trois devant le lis, nos serviettes mouillées dans les mains, quand j'ai vu le troisième message. Une carte blanche, fixée en bas dans un coin du poster, avec ces mots écrits à la plume : *A ce soir. Quand l'oiseau parasite chantera dix fois.*

— C'est curieux, cette écriture me dit quelque chose.

— A moi aussi.

— Et qu'est-ce que vous pensez de « l'oiseau parasite » ? a éclaté Guido. Ce Martagon n'est pas fichu d'appeler un chat « UN CHAT », et un coucou « UN COUCOU » ! Il le fait exprès ou quoi !

— Bien sûr qu'il le fait exprès ! a renchéri Lucas en regardant l'heure à sa montre, il cherche à nous provoquer. De toutes façons, il nous reste trois heures à attendre et nous serons fixés... Ah ! Au fait ! Pas un mot aux filles pour l'instant !

Un peu énervés, nous nous sommes mis à ranger la chambre, à rassembler les plumes, les pierres, les cailloux, les cônes de pin de Lucas qui traînaient sur les lits pour les ranger dans une ar-

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

moire pendant que Guido portait au sèche-linge toutes les paires de chaussettes mouillées.

A sept heures trente pile, heure du repas, la chambre des Marmottons, veillée par le poster du Lis Martagon, était méconnaissable.

— Encore deux heures et demie à attendre, a annoncé Guido en se rongant les ongles.

Heureusement, il y avait la veillée. Grâce au film qu'a projeté l'Homme Oiseau pour les deux classes (l'histoire d'une hermine qui s'habille l'hiver d'une fourrure blanche pour qu'on la confonde avec la neige), la soirée a passé plus vite. Quand nous sommes revenus dans la chambre, après la veillée, quelqu'un était venu. Le poster avait disparu.

D'un commun accord, nous nous sommes glissés sous nos couettes tout habillés. Puis Guido est venu s'installer à côté de moi avec une provision de bonbons à la fraise, ce qui a décidé Lucas à nous rejoindre. Finalement, quand le coucou a commencé à chanter, nous étions serrés tous les trois, l'oreille tendue, les yeux fixés sur le couloir.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Quelqu'un approche, a grelotté Guido en entendant craquer les lattes.

A l'instant même où le coucou lançait sa dernière note, une silhouette d'homme s'est profilée dans le couloir et a braqué sur nous la lumière de sa lampe de poche.

— Passez un anorak et suivez-moi ! a ordonné la silhouette.

Au son de sa voix, nous avons aussitôt reconnu Monsieur Boulle ! Son gros pull lui servait de robe de chambre et il portait aux pieds ses habituelles pantoufles.

— Incroyable ! a chuchoté Lucas, le maître est complice de Martagon !

Monsieur Boulle, imperturbable, nous a fait signe de le suivre dans l'escalier. La lumière de sa lampe a zigzagué un moment sur les murs du réfectoire endormi et sur les bols du petit-déjeuner, préparés pour le lendemain, puis il nous a fait traverser, comme une colonne de spectres, le local à skis où les carres affûtées brillaient dans les râteliers. Enfin il a frappé à une porte.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

Guido n'a eu que le temps de me lancer un regard éloquent. Pas la peine, j'avais compris ! Nous étions chez Justin.

La porte s'est ouverte sur une grande pièce éclairée d'une suspension, à peine meublée d'une table de ferme, de chaises pailées, d'un lit étroit dans un renforcement et d'une horloge sur pied. — Entrez ! Trouvez-vous une chaise et asseyez-vous ! dit alors une voix.

Et nous découvrîmes l'Homme Oiseau, assis à califourchon sur un tabouret. Derrière lui, Justin, comme si de rien n'était, allait et venait, posait sur la table des verres, des packs de jus de fruit, une bouteille sûrement clandestine d'alcool de prune.

Que voulait dire cette mise en scène ? Quel rapport y avait-il entre Monsieur Boule, le directeur, Justin et... Martagon ?

— On fête quelque chose ? a questionné Lucas avec insolence.

L'Homme Oiseau s'apprêtait à répondre mais n'en a pas eu le temps. La porte s'est ouverte de

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

nouveau. Mademoiselle Moisson est entrée en poussant devant elle Lili, Larissa et Aurélie, clignant des yeux et emmitouflées jusqu'au ras des sourcils dans leurs anoraks à capuches.

Il y eut un raclement de chaises sur les dalles tandis qu'elles s'asseyaient autour de la table. Aurélie s'était attribué la meilleure place, à côté de l'Homme Oiseau, plus beau que jamais dans sa veste polaire rouge vif (j'ouvre ici une parenthèse pour signaler que, depuis l'affaire du bubble gum, on ne la voit plus faire de bulles. Elle s'est reconvertie, par l'intermédiaire de Guido, dans les bonbons à la fraise.)

— Hmmm ! Je sais bien les enfants, les questions que vous vous posez. Sachez que nous sommes ici pour y répondre, a commencé Monsieur Boule en se raclant la gorge.

Et après cette entrée en matière un peu embarrassée, il a saisi son verre et avalé d'un trait la moitié de l'alcool de prune.

Ont flotté sur nos têtes quelques instants d'incertitude puis il a repris d'une voix forte :

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Eh bien oui ! J'avoue. Martagon, c'est moi.

— Vous ! se sont écriées les trois filles.

— Moi, a confirmé Monsieur Boulle en laissant percer un sourire sous sa moustache.

Nous nous sommes regardés, abasourdis, incapables de répondre.

— Vous nous avez bien eus, M'sieur ! a enfin protesté Lucas.

Le maître resta silencieux en nous observant l'un après l'autre. Puis il soupira :

— Ne croyez pas cela, les enfants ! Je ne vous ai pas « eus », comme vous dites. L'idée m'est venue le premier jour de notre installation dans ce chalet. Vous étiez tous les trois vautrés sur les lits, avec vos bonbons à la fraise et vos jeux électroniques à portée de main, des idées de paresse plein la tête... Comment des enfants de dix ans, en parfaite santé, pouvaient-ils commencer ainsi une classe de neige ? Je me suis dit aussitôt que, si je parvenais à vous intriguer, à réveiller vos imaginations endormies, j'aurais accompli la dernière bonne action de ma carrière...

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Alors, là, a soufflé Lili, épatée, vous avez réussi !

— Eh, oui ! Vous êtes même allés bien plus loin que je ne l'espérais. Vous avez consulté des livres, déchiffré des cartes, trouvé le chemin de la chapelle Saint-Fiacre et assisté, du moins je l'espère, à un coucher de soleil inoubliable sur le Dôme du Pigeon !

— C'est tout à fait ça, a reconnu Lucas, nous avons passé de bons moments à essayer de vous déchiffrer ! Mais pourquoi ce surnom de Martagon ?

Monsieur Boule a lancé un regard complice à sa collègue avant de répondre.

— C'est un peu par hasard. Ce nom s'est imposé à mon esprit pendant une leçon de Mademoiselle Moisson sur la flore de l'Alpe. Je la revois, en train de déployer au tableau le poster de Lis Martagon que j'ai affiché ce soir dans votre chambre. Aucun de vous trois n'écoutait les explications de ma collègue sur cette fleur assez rare... Guido somnolait. Toi, Chapelier, tu écrivais je ne sais

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

quoi dans un carnet que j'ai bien failli te confisquer. Quant à toi, Lucas, tu comptais des plumes de choucas, ramassées je ne sais où, qui s'entassaient dans ta trousse de crayons. En signant Martagon, j'ai vu là le moyen, une fois de plus, d'interpeller votre curiosité... Personne n'a eu l'idée de s'informer ?

— Si, si, les filles, a glissé Lucas.

Le mystère Martagon enfin éclairci, Monsieur Boule a dû se rendre compte que l'ambiance devenait lourde et que nos regards soupçonneux pesaient sur Justin qui s'était assis en retrait. Il a avalé cul sec le reste de son verre d'alcool avant de reprendre.

— Croyez bien les enfants que tout cela s'est fait avec la complicité amicale de Monsieur Leo Bienaimé, ici présent, et aussi, avec celle de Martin, le fils de Jacotte.

Martin ?? Que venait-il faire dans cette histoire ?

— Martin connaît la forêt comme sa poche, poursuit Monsieur Boule, il vous a suivis comme votre ombre au cours de vos deux équipées ! Et,

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

au retour, il me faisait un rapport. Vous ne risquez rien ! J'ai pour moi ma conscience professionnelle (dans son élan, il avait ajouté un troisième L). Je n'ai pas trahi la confiance de vos parents qui vous ont confié à moi...

A cette idée, l'émotion a dû l'envahir car il a sorti de sa poche son mouchoir à carreaux et s'est mouché vivement, une narine après l'autre, ce qui a créé une diversion.

Tout s'éclairait à présent. Le silence de Simoun quand Martin (car c'était lui, à n'en pas douter !) avait accroché au volet de notre chambre le premier message... Les craquements sous les branches, la présence de quelqu'un qui nous suivait dans la forêt... En un éclair, j'ai revu notre fuite, le pied de Guido dans le trou d'eau, Aurélie Petitpas en train de s'étrangler avec son bubble gum, et surtout notre peur du loup ! Décidément, il avait dû bien rire des citadins, le « fils à la Jaccotte » !

— Maintenant, a soudain attaqué la voix de l'Homme Oiseau, nous allons passer à la suite.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

Car on ne prévoit pas toujours tout ! Votre instituteur, Monsieur Boule, ne savait pas que ces demoiselles vous accompagneraient.

Et il désigna, d'un sourire, Lili, Larissa et Aurélie qui, du coup, devinrent toutes les trois écarlates.

— ... Il ignorait aussi que vous alliez prendre le second chemin forestier qui vous a éloignés du chalet, et découvrir... ce que vous avez découvert, ajouta-t-il en se tournant vers Justin.

Nous nous tournâmes en même temps que lui. Justin, prostré, ne parvenait pas à maîtriser un tic nerveux qui faisait battre par instants une de ses paupières.

— Voilà deux ans, s'écria l'Homme Oiseau, que les gardes du parc de Chanteloup sont sur la piste d'un tueur de chamois. Un braconnier en série. Deux ans que cet individu nargue les autorités sans qu'on parvienne à le prendre en flagrant délit !

— Mais c'est lui ! a rugi Lucas, hors de lui, en montrant Justin.

— Oui, c'est lui, M'sieur ! a confirmé Lili, il nous a même menacés de son fusil...

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Je comprends votre indignation, a soupiré l'Homme Oiseau, mais il est temps qu'on vous détrompe. Justin, Dieu merci, n'est pour rien dans ce gigantesque massacre. L'homme que vous avez démasqué, le propriétaire de ce calepin, c'est Jourdan, son frère jumeau.

Il a laissé planer la stupeur sur cette révélation et posé sur la table le calepin noir.

— Tout est expliqué là, a-t-il précisé. C'est un vrai journal de maniaque. Jourdan y a noté tous les détails. L'âge de ses victimes, de préférence de jeunes mâles, mais aussi des femelles et leurs jeunes faons, les dates et lieux où il les guettait pour les abattre. Il se servait d'une carabine pliable munie d'un silencieux, invisible dans un sac à dos. Ensuite il dépouillait les bêtes de la tête jusqu'au col pour en faire des trophées et laissait le reste des corps aux charognards. D'après ce calepin, il a tué en deux ans 120 chamois.

— C'est exactement ça ! a dit Guido, c'est ce que j'avais compté.

— Merci à vous les enfants ! s'est écrié Monsieur

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

Boulle. Merci à toi, Lucas, avec tes manies de collectionneur ! Ce calepin que tu as ramassé a permis d'apporter la preuve qui manquait. Les gendarmes ont perquisitionné chez l'individu en question qui a tout avoué.

Justin, jusque-là accablé, s'est enfin décidé à donner une grande claque à son béret et à prendre la parole.

— P't'ête bien que Jourdan est fêlé, a-t-il grogné. Sa manie du chamois, ça remonte à notre enfance quand il suivait le père à la chasse. A l'époque, il se contentait de graver les têtes dans des écorces... Puis il s'est mis à les sculpter. Comme moi. Il faut dire que travailler le bois chez nous, c'est affaire de famille. Ensuite, ça lui a plus suffi, tout ça. Il a réussi à obtenir un poste de garde dans la réserve de Chanteloup. Il y est resté quinze ans. Il connaît toutes les sentes, tous les rochers, tous les couloirs d'avalanches. Il sait où les bêtes se reposent, où elles vont boire. Entasser les trophées, les avoir sous les yeux quand ça lui chantait, c'était devenu à la longue son idée fixe.

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

— Et vous ? Vous n'étiez pas au courant ? a questionné Lili, méfiante.

— J'avais des doutes, c'est sûr ! Mais il fallait des preuves, un flagrant délit... Jourdan est un vieux sauvage, plus rusé que le renard... Y a bien longtemps qu'on a cessé de se voir. Tant qu'il se contentait de braconner par ci par là, dans le pays on laissait faire. Mais maintenant il faut arrêter le massacre !

— J'espère qu'on va le faire payer, le mettre en prison ! a ragé Lucas.

— Pour sûr ! Ce sera sûrement le cas.

— Beaucoup d'associations de protection animale ont porté plainte, en même temps que le directeur de la forêt de Chanteloup. Les dommages et intérêts seront lourds, a confirmé l'Homme Oiseau.

— Et retenez une chose, les enfants, a conclu Monsieur Boule. Dans les parcs naturels et les réserves la chasse, les armes et les munitions sont **INTERDITES** ! Il y a suffisamment d'armes sur cette planète pour qu'on n'en rajoute pas ! a t-il

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

bougonné à part lui dans sa moustache. J'espère que vous raconterez tout cela dans le journal de classe pour informer vos camarades. Il vous reste quatre jours. On peut en dire des choses en quatre jours !

— Oh ! Oui ! M'sieur ! On peut en dire des choses, a souri Guido.

Monsieur Boulle a-t-il senti là une allusion ? Embarrassé, il a enlevé et remis ses lunettes, puis a fini par se pencher vers moi.

— Bien entendu, Chapelier, a-t-il chuchoté, il n'est pas nécessaire d'évoquer Martagon dans vos écrits... Je vous fais confiance. N'oubliez pas que ce journal sera lu dans les écoles de Saint-Firmin et de Frétilly... Que dirait-on de moi ?

Il nous restait encore quatre jours à passer au Chalet sans Nom. Ensuite, comme le regrettait l'Homme Oiseau, nous allions retrouver le bruit, les voitures, les portables, la télé et les jeux vidéo. Depuis la soirée chez Justin, le temps filait à toute vitesse et nous mettions les bouchées doubles. Les autres (ceux de Saint-Firmin aussi bien que

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

ceux de Frétilly) lisaient notre journal au fur et à mesure que nous l'écrivions. Nous ne passions pas encore pour des héros mais nous n'en étions pas très loin. Notre prestige rejaillissait d'ailleurs sur les filles et Aurélie Petitpas était en train de se prendre pour la vedette du Chalet sans Nom ! Le dernier jour, juste avant de monter dans l'autocar pour retourner chez nous, Monsieur Boule nous a pris à part tous les trois.

— Vous n'avez pas conquis l'Himalaya, a-t-il reconnu, mais en suivant la piste de Martagon, vous avez contribué à sauver du massacre d'autres bêtes innocentes. De plus, vous avez fait preuve de courage et d'efforts et vous en êtes récompensés. Vous allez repartir, des souvenirs plein la tête et plein le sac à dos... Pas vrai, Lucas ?

C'était tout à fait vrai, mais ce qu'il ignorait, c'est que Guido, Lucas et moi, nous nous étions promis de revenir au Petit Lognan. Il y avait encore plein de choses à découvrir. Par exemple, rencontrer des marmottes, marcher sur un glacier avec

LE REPAIRE DU GARDE-FOU

un piolet et voir des moraines pour de vrai...

Juste au moment où je pensais à tout cela, Monsieur Boule m'a regardé. A croire qu'il lisait dans mes pensées ! « Quelque chose me dit, Chapelier, a-t-il glissé, que tu as envie de revenir dans cette région... Toi aussi Lucas... Toi aussi Guido...

— Et vous, Monsieur Martagon, euh... pardon, Monsieur Boule ?

— Moi ? Oh ! Moi aussi ! Vous ne pouvez pas imaginer à quel point cette classe de neige m'a rajeuni ! Je crois bien que je vais retarder mon départ à la retraite, que je vais en reprendre pour cinq ans ! Mais chut ! N'en dites rien à personne... Et voilà ! Voilà pourquoi nous sommes les seuls du CM2 de Saint-Firmin à connaître le vrai Monsieur Boule. Les autres en sont restés aux apparences : sa veste gris souris, son allure de « père tranquille » et ses grands mouchoirs à carreaux !

Imprimé à Barcelone par:

CPI

BLACK PRINT

Imprimé en août 2017